Cm
FRC
3774

ETRENNES A LA NATION.

M+W 6421

ÉTRENNES

A

LA NATION.

A ROME,
De l'Imprimerie du VATICAN.

1789.

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

ETRENNES A LA NATION.

Extrait d'une lettre du Général Washington, à M. le Marquis de la Fayette.

J'ai lu avec la plus sérieuse attention votre dernière lettre; les détails qu'elle contient sur ce qui se passe en France ne m'affligent pas moins pour vous, que pour la considération et l'influence de ce glorieux empire: vous avez mal combiné et vos intérêts personnels, et les bornes à poser à la liberté d'un grand royaume.

Votre erreur est encore plus grande, en voulant comparer la France à la révolution de nos treize provinces; celles-ci étoient déja dirigées par l'esprit républicain, avant même leur soustraction à la servitude anglaise: nous avons donc pu, sans violence, établir une sage confédération démocratique, encore

nous a-t-il fallu bien du temps et des débats pour concilier les opinions, plus que les intérêts des individus. Il n'en est pas de même de la France ; sa constitution monarchique, depuis tant de siècles, ne sauroit changer sans entraîner sa ruine : il falloit donc la conserver telle que l'antiquité l'avoit faite, et que le respect de la postérité l'avoit maintenue. On auroit pu encore la rendre plus formidable au-dehors, et heureuse en-dedans, en se bornant à faire concourir la nation à la confection des loix, et à la répartition des impôts ; encore falloit-il, pour cette heureuse réforme, se concilier l'intérêt des premiers ordres, des grands corps et des plus notables. On s'est égaré en adoptant la marche inverse, et l'intervention de la plus vile populace. L'excès de sa licence vous a conduit à l'anarchie, et il ne sera pas facile de la réprimer ; vous seriez peut-être la première victime : prévenez votre malheur et la perte de votre patrie, en relevant

l'autorité royale, et en persuadant au roi que vous ne vous êtes revêtu d'une portion de son autorité que pour conserver la sienne toute entière.

N. B. Le reste de la lettre ne contient que des détails indifférens.

Extrait d'une lettre de VOLTAIRE, *à M. le Maréchal de* RICHELIEU.

20 Mai 1771.

SI mon héros ne peut deviner comment cette pétaudière finira, il n'y a pas d'apparence qu'un vieil aveugle entrevoie ce que la vue d'un vice-roi d'Aquitaine ne voit point. Je juge seulement, à vue de pays, que notre nation a été toujours légère, quelquefois très-cruelle, qu'elle n'a jamais su se gouverner par elle-même, et qu'elle n'est pas digne d'être trop libre.

J'ajouterai encore que j'aimerois mieux vivre sous la patte d'un lion, que d'être continuellement exposé aux dents d'un millier de rats, mes confreres.

L'ASSEMBLÉE NATIONALE,

OU

LA FRANCE ABUSÉE.

AIR : *Reçois dans ton galetas*, etc.

CES grands états-généraux
Ne nous ont rien fait qui vaille;
Ils ont centuplé nos maux :
Ah ! c'est une fière canaille !
Il nous faut les renvoyer,
Au diable qui les a chiés. (bis.)

ILS ont mordu le clergé,
Ont avalé la noblesse,
Ce sont des chiens enragés;
Il faut qu'ça tue, ou qu'ça blesse.
Vîte, chassons ces malotrus,
A grands coups de pied dans le cul. (bis.)

Le bon peuple ils ont conduit
A leur but par la famine ;
Mais, sans argent, sans crédit,
Ils vont faire une f.... mine :
Travaillé par ces gredins,
Tout le royaume est capucin. (bis.)

Pourquoi tuer nos lapins ?
Étoient-ils aristocrates ?
Ils n'ont pas mangé le grain
Que cachoient les démocrates ;
Ils grugeoient un peu nos choux,
Les démocrates grugent tout. (bis.)

Notre bon roi prisonnier
Au château des Tuileries,
Jusqu'à quand, braves guerriers,
Souffrirez-vous tant d'avanies ?
Voulez-vous qu'à votre roi
Un tas de gueux fasse la loi ? (bis.)

Les juges, et pour raison,
Ont éprouvé leur caprice;
Quand on est des vrais larrons,
On doit redouter la justice :
Thémis marche lentement;
Mais elle arrive sûrement. (bis.)

Vingt ou trente malotrus
S'assemblent dans un village,
Avec éclat sont reçus,
Leurs adresses et leurs hommages;
Mais ils ne craignent rien tant,
Que les avis de leurs commettans. (bis.)

La sainte chandelle d'Arras (1),
Le flambeau de la Provence (2),
S'ils ne nous éclairent pas,
Mettent au moins le feu en France :
On ne peut pas le toucher,
Mais on espère les moucher. (bis.)

(1) M. de Robespierre.
(2) M. de Mirabeau.

De concert avec not' bon roi,
Nous vous avions dit de faire
Not' bonheur et des loix :
Aux cahiers vous ne r'gardez guère ;
Ils disoient de le bien conseiller,
Non de jouer au roi dépouillé. (bis.).

Ah ! Messieurs, croyez-nous-en,
Ayez un peu de conscience ;
C'est assez : f..... le camp ;
Et d'autres députés de France,
Bien instruits par votre erreur,
Pourront faire notre bonheur. (bis.)

CHANSON.

AIR : *Quand le bien-aimé reviendra :*

LE duc d'Orléans reviendra ;
Tous les matins on nous l'annonce ;
Le duc d'Orléans ne vient pas,
Sa fuite seule le dénonce :
Chacun l'accuse,
Chacun l'accuse ;
Hélas ! hélas ! le duc d'Orléans ne vient pas !

AUSSI-TÔT qu'il arrivera
Dans sa malheureuse patrie,
D'un seul mot il repoussera
Les soupçons de la calomnie ;
Chacun l'espère ;
Chacun l'espère :
Ah ! ah ! ah ! ah ! nous verrons comme il
s'y prendra !

994

Aisément il triomphera ;
Mais, pour que son destin s'achève,
Son cher la Clos le conduira
Aux porcherons et à la grêve ;
On l'y désire ;
On l'y desire :
Ah ! ah ! ah ! ah ! nous verrons s'il en sortira !

FIN.